Nº 20 DEUXIÈME ANNÉE 20 Octobre 1898

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'“ *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* ”

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.
ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

LE CINQUANTENAIRE DU SPIRITISME

Sera célébré le 3 novembre prochain par une conférence de notre éminent confrère M. LÉON DENIS sur :

LE CINQUANTENAIRE DU SPIRITISME

Nous prions instamment nos lecteurs d'assister, avec le plus grand nombre possible de leurs amis, à cette conférence, qui sera certainement un grand bienfait pour nos précieuses doctrines.

Nous croyons pouvoir annoncer également, pour le dimanche 6 novembre, une conférence de M. G. Delanne.

Nos lecteurs trouveront au bureau du *Spiritualisme Moderne*, 16, *rue Séguier* les cartes qui leur indiqueront l'heure et le lieu des conférences.

Souscription reçue pour la célébration du cinquantenaire du Spiritualisme.

Liste précédente.	48 fr.
M. P. D.	5 »
L. D.	1 25
D. à Alger.	1 50
M. A.	2 25
M. M. Clichy.	1 »
L. D. Passy.	1 »
Total. . .	60 »

LA DOULEUR DES AUTRES

> Un sacrifice, si rude qu'il soit, apporte avec lui sa récompense. Celui qui se dévoue pour les autres est heureux par son dévouement même, et il peut rire et sourire plus que les méchants.
>
> CHARLES EPHEYRE.

Chacun pour soi!... que m'importent les autres ?... S'il en est qui souffrent et qui soient dénués de tout : qu'ils fassent comme moi !

Conclusion : égoïsme à outrance, déterminant la fermentation des instincts destructeurs physiques et moraux les plus dissolvants, par conséquent les plus contraires à l'évolution progressive des individus et des collectivités.

Les manifestations de cet état morbide émergent à chaque pas dans la vie quotidienne sous les formes les plus écœurantes.

Par une anomalie inconcevable, le commerce des hommes a un caractère tellement impitoyable qu'à vrai dire l'homme est un loup pour l'homme. Les rivalités d'intérêts suscitent une telle mise en œuvre de subtilités, d'hypocrisies, de cruautés même, que l'âme droite est souvent profondément déconcertée.

Qu'importent les moyens, le succès est tout, et si le succès les couronne, la considération vénale les applaudit.

L'honneur, la probité, sont des mots d'une

langue presque inconnue, sans valeur. Il faudra bien bon gré mal gré, en rapprendre le sens. En fait, les petits sont écrasés par l'arrogance ou la voracité des grands ; les faibles sont tyrannisés par les forts, ou du moins par ceux qui se croient forts.

Et cependant, ceux que trop souvent on considère avec mépris, ces petits, ces faibles sont le plus grand nombre ; ne sont-ils pas aussi, à vrai dire, les artisans et les forces vives de la fortune et de la prospérité des nations, outils intelligents, auxiliaires précieux et indispensables exécuteurs de tous les progrès, expression fidèle de la personnalité et de la vie des sociétés, coefficients incontestés de toutes les joies, de toutes les douleurs, de toutes les gloires, de toutes les réalisations, ne sont-ils pas, à la fois, le corps et l'âme des peuples, de l'humanité tout entière.

C'est donc en vain que depuis dix-huit siècles des paroles de paix, des exemples de dévouement et d'amour, scellés par le sang du Martyr le plus sublime que le Ciel ait envoyé à la terre, retentissent à nos oreilles et laissent notre cœur insensible ? C'est donc en vain que de mille côtés nous viennent des appels à la Fraternité : cris déchirants de tous ceux qui souffrent et voix puissantes de nos Frères de l'espace qui nous sollicitent à l'observance de l'unique loi que le Créateur a imposée à ses créatures, pour leur bonheur ?

Oui, cet hommes sont nos frères. Le Maître l'a dit : « Vous êtes tous les enfants de notre Père commun ; aimez-vous les uns les autres. »

Oui, ces hommes sont nos frères, et nous leur devons, ô frères égarés que l'orgueil et l'égoïsme aveugle, le dévouement dans l'adversité, et, en toute circonstance, la bienveillance, l'indulgence, l'Amour dont tout votre cœur est capable.

Au lieu du « chacun pour soi » que nous professons, c'est le « chacun pour tous et tous pour chacun », qu'il faut désormais pratiquer au nom de la sainte Fraternité. Que notre cœur, enfin, s'épanouisse à ce rayon de soleil de l'Amour divin. Versons, avec prodigalité sur les plaies de nos frères, les parfums dont notre cœur se sera enrichi et nous jouirons du bonheur de partager toutes leurs joies.

***

Il est cependant par le monde, hâtons-nous de le dire, des âmes compatissantes qui considèrent la douleur des autres comme la leur propre. Ceux-là sont peu nombreux, il est vrai, qui ont le courage de clamer cette vérité que « le bonheur de chacun, c'est le bonheur de tous, » car il en est peu parmi nous à qui les douleurs d'autrui ont enseigné à mépriser les leurs.

Le vulgaire sourit par pitié à ces rêveurs, mais l'homme de cœur s'incline avec respect sur le passage de ces pionniers du progrès, de ces apôtres du bonheur. Combien, en effet, peuvent apparaître étranges ces hommes qui vont par le monde à la recherche des souffrants, des malheureux pour panser leurs blessures, soulager leur misère, leur distribuer les consolations, la force et les lumières dont ils ont besoin pour comprendre et supporter avec courage les rudes épreuves de la vie.

Oui, ces hommes sont étranges, mais d'une étrangeté sublime, qui se sont imposé la tâche de consacrer les efforts de leur volonté, toutes les vibrations de leur cœur, toute l'ardeur de leur âme à la destruction, chez autrui, du mal moral et physique.

Par quel mystère, direz-vous, ces hommes ont-ils pu estimer les larmes des vrais misérables au point d'être attirés vers elles pour les effacer ?

Mais il n'est point de mystère : les plus admirables actions sont à notre portée, et nos forces pour les exécuter dépendent uniquement, selon la philosophie positiviste, elle-même, du degré de culture que nous avons donné aux penchants altruistes, et aux penchants égoïstes qui résident en notre âme. Le bien et le mal sont à notre discrétion et peuvent être mis en action selon nos désirs et nos préférences. Cependant, il reste un point à élucider, quelle sera la cause de l'orientation de notre volonté pour l'une ou l'autre de ces deux voies ?

Certes, l'éducation ne peut être indifférente, mais notre volonté ne sera peut-être pas assez puissante pour résister à certaines séductions si elle n'est soutenue par aucun motif primordial. C'est alors que le Spiritualisme intervient victorieusement avec sa doctrine basée sur l'immortalité de l'âme et la persistance de son individualité, la pluralité des existences, la nécessité de la réparation du préjudice causé, de compenser le mal par un redoublement de bien, etc.

Quant à ces êtres idéals, dévorés par le besoin de répandre autour d'eux, sur tous ceux qui pleurent, les bienfaits de la fortune, ainsi que nous les présente M. Charles Epheyre, dans son

roman intitulé : *la Douleur des Autres* (1) ne sont-ils pas manifestement les exécuteurs de leurs propres résolutions, prises en un temps et dans un milieu où la lumière était assez puissante pour imposer à leur volonté la *ligne* dont ils ne doivent pas s'écarter?

N'est-ce point là le motif de leur obstination à suivre, envers et contre tous, malgré les séductions et les difficultés de chaque pas, cette ligne de conduite qui est la raison d'être de chacune de nos existences.

— Mission ! répararation ! dites-vous.

— Eh bien oui ! C'est en cela que consiste la mission de chacun de nous sur la terre, tâche que nous avons à acquitter avec les moyens dont nous disposons et qui sont proportionnés à l'œuvre que nous avons à accomplir. Mission, réparation, oui ! n'est-ce pas, la raison d'être de notre présence au milieu de frères qui souffrent comme nous.

Mais alors, pourquoi tant d'orgueil, tant de haine, puisque nous avons tous à réparer les défectuosités et les erreurs du passé, puisque nous avons à acquérir les vertus qui nous rendront forts contre le mal, inébranlables dans le bien ?

Pourquoi, au contraire, ne pas nous entr'aider afin de nous rendre réciproquement facile notre tâche individuelle.

Si nous voulions, cependant, notre séjour sur la terre, au lieu de nous être si amer, ne serait qu'un voyage d'études et de constatations qui nous ferait bénir la sollicitude du Créateur, au lieu de le maudire; comme de bons élèves nous quitterions la leçon le cœur débordant de reconnaissance pour notre Père.

Un peu de bonne volonté suffirait pour nous ouvrir un horizon sans borne plein de charmes et de délicieuses réalisations. Commençons par nous soucier du bien-être de notre prochain, appliquons-nous à la pratique si douce de la fraternité. Faisons tous nos efforts pour lui épargner des peines inutiles, pour sécher ses larmes et le problème sera résolu, car le bien, que nous voudrons sincèrement, nous reviendra inévitablement ; notre frère sera heureux à son tour de nous le rendre ; si l'affliction nous frappe, son bonheur le plus grand sera de sécher nos larmes et de mériter notre confiante affection.

De grâce, amis, qui m'entendez, commençons sans retard et ne détournons pas la tête pour regarder si nous sommes compris, suivis, imités. Marchons bravement avec courage, patience et persévérance et l'œuvre s'accomplira ; le champ rocailleux que nous avons à cultiver donnera des récoltes inespérées qui compenseront au centuple nos moindres efforts.

A l'œuvre et courage, amis !

***

La Douleur des Autres ! ! !

En plein siècle d'égoïsme et d'appétits ardents, n'est-ce pas une singulière éclosion, une perle d'étrange composition ! Cependant, rien n'est plus pur que son éclat.

Ce livre nous a transporté de joie, nous avons puisé dans sa lecture des forces tout à fait inattendues, à ce point que nous nous sommes repris à espérer dans le salut de la société.

Sans doute la Nature se complait dans les contrastes et se rit de nos maux, puisqu'elle place, avec une providentielle prévoyance, le remède à côté du mal.

Un homme a observé les angoisses des déshérités, son cœur a senti ses étreintes effroyables de l'égoïsme qui ronge ses victimes et en savant qu'il est, avec son âme grande et généreuse il a analysé les douleurs d'autrui. Pendant six cents pages, il a vécu le héros qu'il rêve pour le bonheur de l'humanité. Témoin attendri des larmes des malheureux, il les recueillit et jura de les sécher. Telle est l'œuvre de Charles Epheyre.

Transcrivons ici l'entretien du héros avec un de ses amis :

« En fait de douleurs, nous ne savons rien, et les larmes que nous versons ne valent pas les larmes des vrais misérables. Quand, après un copieux dîner, nous devisons de nos déconvenues amoureuses, avec une bonne pelisse pour nous protéger du froid, en fumant un excellent cigare, alors qu'un grand lit moelleux nous attend, et un feu clair dans la cheminée, a-t-on le droit de gémir ? C'est une prétention que de se dire malheureux. Nos tourments, que sont-ils à côté des souffrances du mineur, qui dort, avec ses vêtements imbibés d'eau et de boue, dans une fondrière infecte, après un travail écrasant, au milieu du grisou qui le menace ; ou du pêcheur qui, toute la nuit, dispute à la mer hurlante et glacée le piètre butin de quelques poissons qu'il vendra à grand'peine ? Songez-vous qu'en cette minute, mon ami, en cette minute même où nous sommes, bien repus, bien portants, bien vêtus, il existe des milliers d'infortunés dont la maladie torture le corps et la raison et qui ago-

1. OLLENDORFF, 1 vol. in-18 jésus, 600 p., 3.50.

nisent sur un grabat, ou dans un lit d'hôpital, sans secours, sans amis, abandonnés, désespérés, râlant, criant de douleur, maudissant Dieu et les hommes? Ces pauvres filles qui nous arrêtaient tout à l'heure, elles n'ont peut-être pas mangé, et en ce moment quelque bandit les roue de coups. Et nous aurions l'audace de nous plaindre, nous, les privilégiés du monde? Allons donc! c'est une dérision. Soyons sérieux. Nos douleurs sont de fausses douleurs. Nos gémissements sont presque des mensonges. Il est tant d'êtres, plus malheureux et qui ne gémissent pas! »

Le manque de place ne nous permet pas de reproduire la théorie de l'auteur sur la jouissance de la fortune acquise, nous engageons nos lecteurs à méditer le testament de Michael Will.

Dix caractères de cette trempe suffiraient pour transformer le monde.

Nous pouvons dire, à propos de cette œuvre, que le hasard qui fera lire ce livre sera « l'étoile qui dirige vers un progrès inconnu l'avenir des hommes et des nations sur la terre », car il fécondera les cœurs en les pénétrant de cette profonde vérité :

« *Quand un être souffre, il lui faut autre chose qu'une promesse ou une phrase. Il est là, ce misérable, avec sa plaie ulcérée, hideuse, tremblant de fièvre sur son grabat. Peut-être a-t-il obtenu la faveur de l'hôpital, réservé aux misérables de son espèce, pendant que, dans la maison abandonnée, la femme, en haillons, ne peut donner du pain aux enfants qui pleurent. Son lait a tari ; le froid siffle par les vitres mal jointes ; elle tousse ; les enfants, sales déguenillés, crasseux se promènent nu pieds sur le plancher pourri. Ni pain, ni vêtements, ni abri. Pas même un ami pour faire entendre une voix qui console ou encourage... C'est à ces infortunés qu'il faut penser ; et le devoir étroit est là.* »

Il se rencontrera des hommes avec un cœur pour sentir, un intelligence pour comprendre, une volonté pour agir, en un mot des hommes qui aient une âme.

Et dire que c'est seule la philosophie altruiste, cultivée comme nous le disions plus haut, qui a inspiré cette puissante œuvre humanitaire ! Si l'auteur eut été plus profondément spiritualiste, sa Foi aurait fait de lui un apôtre de grands chemins.

Mais, qui peut répondre de ce qu'il sera demain ?

BEAUDELOT.

LA SYNTHÈSE EN JÉSUS-CHRIST

. . . .

L'œuvre de Jésus est un Triptyque immense déployé par lui le long de l'Humanité ! Sur une face est écrit : RELIGION, et c'est le passé ; sur la face du milieu, — maintenant visible, — est écrit : PHILOSOPHIE, et c'est le présent. Sur la troisième et dernière face est écrit ce mot : SCIENCE, et c'est l'avenir.

Le XIXe siècle fut un siècle d'entr'acte.

Dans la grande pièce humaine, les changements ne se font pas à vue, mais s'ils ne se font pas à vue d'homme, ils se font à vue de Dieu, et c'est là le principal.

Le premier acte est toujours un acte d'exposition, de préparation. On a entendu quelques coups de sifflets, à la fin de ce premier acte, mais, c'est *une cabale*... Depuis la création du monde, il y a, sur cette terre, des cabales contre Dieu. Ces cabales atteignent parfois le plus haut comique ; lorsqu'elles prétendent que la pièce... n'a pas d'auteur !

Car la question-Dieu en est là.

Les mêmes hommes qui n'admettraient pas qu'un chef-d'œuvre de Dumas se fût écrit tout seul, admettent parfaitement que le monde soit sorti d'un zéro, ou autrement dit d'une force aveugle. (Il faut bien se garder de leur en vouloir, il faut les plaindre, et les aimer plus que les autres, s'ils sont malheureux. Ne pas voir Dieu, c'est une cécité morale. Les athées sont irresponsables de leur athéisme.)

Il est vrai qu'un zéro est presque un œuf ; mais qui donc a fait l'œuf ? Et qui a créé celui qui a fait l'œuf ? Et lequel, d'entre nous, peut expliquer, je ne dirai pas l'infini, l'éternité, mais ces miracles quotidiens, que la seule habitude nous empêche d'admirer, comme ils le méritent ?

L'athéisme a toujours existé, toujours il a été battu, parce que, toujours, il a eu pour cause : l'absurde, et pour conséquences : le pessimisme, le découragement, l'égoïsme, etc.

« Le sénat romain, — lisons-nous dans Voltaire, — était presque tout composé d'athées qui perdirent la République ; athées factieux, dans les temps de Sylla et de César, athées esclaves, sous Auguste et Tibère. »

Il convient d'ajouter que les athées furent

de tout temps une très minime exception. L'armée, l'armée nombreuse se compose de gens qui ne pensent pas à Dieu, qui ne s'occupent pas de Dieu.

Mais, quand viennent le malheur et la souffrance, aux heures sombres où la mère voit mourir l'enfant, et où la fille voit mourir sa mère, un prie-Dieu, deux genoux dessus, et la certitude dans l'âme, vaudront toujours mieux que des désespoirs laïques.

La science et la vérité ont des droits, — droits imprescriptibles, — droits divins, — mais je plains, plus que je n'envie, les savants qui portent en eux-mêmes la découverte ou la doctrine d'où sortira, pour l'humanité, une espérance de moins, un découragement de plus.

C'est à eux que Jésus pensait quand il disait :

24. *Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes ; et ils feront de grands signes et des prodiges, en sorte que soient induits en erreur* (*s'il peut se faire*) *même les élus.*

25. *Voilà que je vous l'ai prédit.*

(Saint Matthieu, XXIV.)

. . . .

Nous avons réconcilié, en Jésus-Christ, le déterminisme et le libre arbitre.

Nous avons mis d'accord le matérialisme et le spiritualisme, en les juxtaposant. L'œuvre matérialiste reste intacte, intégrale, et le spiritualisme ne parle, que lorsque le matérialisme se tait.

Le socialisme trouve ici sa solution rationnelle, — LA SEULE POSSIBLE, - toutes les autres mesures proposées n'étant que des compléments, des palliatifs, des actes de justice, mais non la formule définitive, efficace, féconde.

Le positivisme et le rationalisme peuvent adhérer au spiritualisme social, qui est positiviste et rationaliste, dans la plus rigoureuse acception des mots.

Pour toucher au principe, il faut que vous nous prouviez que le bien n'est pas le bonheur et que le mal n'est pas le malheur.

Il faut que vous nous prouviez que, par l'éducation, par l'hygiène par les lois et par les mœurs, on ne peut pas diriger vers le bien la majorité de ses semblables.

Il n'existe pas de système philosophique qui ne reconnaisse à nos actions un, au moins, de ces trois mobiles :

Égoïsme,
Sentiment,
Raison.

La philosophie spiritualiste ramasse tous les systèmes d'un large coup de filet, car elle syndique les trois mobiles qui s'excluaient en quelque sorte ; elle les fond, elle les amalgame, elle les harmonise. La solidarité est fondée, à la fois, sur l'égoïsme, puisque nous serons heureux ; sur le sentiment, puisque nous rendrons heureux le prochain, et sur la raison, car quelle objection la raison pourrait-elle élever contre la morale nouvelle?... Celle de ne pas vivre?... C'est comme si vous reprochiez à une locomotive de ne pas marcher à l'eau froide.

Judaïsme, Catholicisme, Protestantisme, les trois religions peuvent se fondre dans l'Unité spiritualiste. Les trois fleuves, venus de la même source, iront se jeter dans la même mer. Et toutes les autres religions viendront ensuite, car toutes n'en font qu'une, puisque toutes ont le BIEN, à la base, et DIEU, au sommet !

Toutes les sciences, toutes les philosophies, tous les systèmes, accumulés par le cerveau humain, tournent, sans s'en douter, depuis le commencement des siècles, autour de la même cir conférence dont le centre est Jésus-Christ !

Au moment où s'éteignent les derniers cierges de l'Église, quand les ténèbres nous ont envahis, quand la nuit est venue, profonde, complète, absolue, terrifiante, quand on peut vraiment dire qu'on a enterré le *corps* de la *Religion*, les voûtes de la cathédrale s'écartent, les murailles tombent, l'édifice est en plein soleil et il s'en échappe quoi? L'âme même de cette Religion !

Sur toutes ces ruines où l'Humanité pleure, quelque chose surgit, immense, splendide, dominant tout, c'est la Croix !

Et cette même Humanité regarde, comprend, s'agenouille et adore. Et le savant le plus savant sent, dans son âme, la foi sincère du plus ignorant et du plus humble.

Les yeux se mouillent, les cœurs s'ouvrent, les âmes se cherchent, et le Divin Crucifié, dont les bras sont étendus depuis dix-neuf siècles, cloués au poteau rédempteur, va enfin pouvoir les refermer sur l'Humanité tout entière !

Le Christ va ressusciter !...

ALBIN VALABRÈGUE.

LA PREMIÈRE VERTU

La première des vertus que doit pratiquer tout vrai spiritualiste c'est la *tolérance*, le respect des idées d'autrui. Il doit se garder de

tout parti pris, de toute chapelle fermée, de tout dogme étroit.

Chose difficile, car, en général, nous sommes tellement persuadés de l'excellence de nos doctrines, et de leur supériorité absolue, que toute concession nous paraît un parjure, et que nous nous imaginons volontiers prouver la vérité incontestable de nos chères théories par le zèle ardent que nous mettons à leur assurer le pas sur les théories, non seulement opposées, mais simplement similaires.

Et cependant, si nous voulons réfléchir et aller au fond des choses, cette partialité que nous témoignons pour nos conceptions philosophiques ou religieuses, loin d'aider au progrès de la Vérité et au développement du Spiritualisme, est une entrave que nous apportons à la marche en avant du progrès humanitaire.

Il est aussi peu raisonnable à un spirite, qu'à un théosophe, ou qu'à un catholique, par exemple, de déclarer qu'il possède la vérité absolue.

La vérité absolue n'est pas encore du domaine de la terre et nul ne peut affirmer qu'il en est le détenteur et, par conséquent, condamner celui qui interprète différemment les lois universelles.

Tout ce que nous pouvons faire pour parvenir à découvrir la Vérité, c'est de permettre à chaque école de venir loyalement et sans acrimonie exposer ses principes, la fraternité humaine étant seule requise comme base commune.

C'est de l'étude et de la comparaison des différentes doctrines religieuses ou philosophiques, théosophiques ou spirites, occultistes ou swendenborgiennes, scientistes, matérialistes même, que peut surgir la lumière.

Que chacun prenne ce qu'il croit logique dans les enseignements soumis à sa conscience, qu'il juge les théories diverses, qu'il étudie selon sa nature et le développement de ses perceptions, mais qu'il ne s'arroge pas le droit de condamner ce qu'il n'accepte pas ou qu'il ne conçoit pas comme vrai.

Si franchement les différentes écoles spiritualistes s'unissaient pour rechercher et pour faire saillir les points qu'elles ont de commun entre elles, le progrès du spiritualisme irait à pas de géant, malheureusement, en thèse général, chacun se cantonne dans son parti et refuse d'admettre la possibilité de ce qu'il croit contraire à ses rites.

Alors il arrive qu'au lieu d'atténuer ce qu'il y a d'excessif dans chaque doctrine, on exagère encore les divergences, et, par un malheureux entêtement, on arrête la marche de l'idée spiritualiste.

On devrait dire, croyez sous n'importe quelle forme au bien, au beau, à la justice, à la vie spirituelle; on dit presque toujours : croyez comme moi; hors de moi, de mon autel, de mon Eglise, pas de salut.

Que les hommes sont donc loin de connaître et de pratiquer la tolérance, car presque tous, souvent même inconsciemment, nous nous refusons à rendre justice aux idées des autres par ce vieux fond d'égoïsme, qui, malgré nous, nous entraîne à tout rapporter à notre personnalité.

Comment ne pas excuser et comprendre par ce qui se passe en notre for intérieur, l'intolérance des prêtres de toutes les religions qui n'ont fait que céder à ce mouvement tout humain.

Nous avons beau faire, il y a toujours en nous l'étoffe d'un pape infaillible.

Et cependant, sans la tolérance la plus large, comment s'acheminer vers la Religion universelle ?

A quoi bon remplacer un dogme par un autre dogme, une chapelle par une autre chapelle, vouloir que chacun considère l'Univers par la même lorgnette, quelle étrange folie !

Le passé est cependant plein d'enseignements qui devraient nous rendre plus accessibles aux conceptions larges et généreuses.

Chaque forme religieuse du passé n'a-t-elle pas paru renfermer la vérité pour ses sectateurs?

Et chaque religion est détachée du vieux tronc de l'humanité comme une feuille morte au vent d'automne.

Faut-il affirmer pour cela que ces conceptions diverses n'étaient qu'un tissu d'erreurs et de mensonges ? Non puisqu'en les rapprochant pour les comparer entre elles, nous découvrons sous leurs apparences contradictoires les purs rayons d'une même et éternelle lumière.

Ainsi des différentes écoles actuelles.

Ne disons donc pas : cela est ainsi et ne peut être autrement.

Disons : je suppose que cela est ainsi, je pense que, pour telles raisons, ma donnée est recevable ; mais je puis me tromper.

Etudiez et jugez. Si ce que j'avance vous convient, acceptez-le. Si au contraire votre intelligence ne le conçoit pas ; rejetez-le sans cependant me condamner.

J'étudierai vos raisons et peut-être les trouverai-je meilleures que les miennes ; peut-être aussi si vous vous donniez la peine de revenir sur votre jugement serait-il moins absolu, peut-être aussi finirons-nous, en mettant nos idées en commun, par reconnaître que nous sommes du même avis.

Cherchons donc en toute sincérité de cœur la vérité, et disons-nous que l'Univers est si vaste que chacun peut en découvrir quelque parcelle, en saisir un des multiples aspects et que, malgré la multiplicité de nos conceptions, nous nous dirigeons tous fatalement vers le même but, comme tous les rayons d'un même cercle, partant de tous les points de la circonférence se réunissent au même centre.

Henri de Latour.

VOIX DE L'AU-DELA

Message d'un mari à sa femme.

Cet esprit, désincarné depuis plus de deux ans et n'ayant à sa mort aucune connaissance spiritualiste, se trouve actuellement dégagé, grâce à l'intervention d'un esprit ami plus avancé que lui, et désincarné depuis peu.

Voulez-vous me prêter votre plume ce soir, mademoiselle, et me permettre d'adresser à ma bien-aimée femme un souvenir par votre intermédiaire. Vous avez souvent pensé à moi et depuis que vous êtes devenue une fervente adepte de la doctrine spirite, vous désirez savoir ce que je suis devenu. Je reconnais là votre amitié pour la fidèle compagne de ma vie mortelle, et si jusqu'alors je ne me suis pas présenté, c'est que j'ignorais encore où je me trouvais. J'étais dans le trouble, et je ne parvenais pas à ressaissir ma pensée. Il a fallu l'intervention réitérée de votre mère pour qu'enfin tout s'éclaire et que je comprenne que j'avais quitté la terre.

Je trouvais étrange que ma femme et mes filles soient dans le deuil et la tristesse, puisque je me voyais encore auprès d'elles, et cependant parfois je me disais que quelque chose d'extraordinaire avait dû se produire pour moi, puisque je ne recevais pas de réponse aux demandes que je faisais à Marie et que d'un autre côté, j'avais revu sa mère et la mienne que je savais mortes toutes deux.

Je ne pouvais croire que, pour moi aussi, la mort était venue, et je souffrais de voir que malgré toute ma bonne volonté, je ne pouvais percer le mystère qui m'entourait.

Votre mère, l'amie si dévouée que j'ai connue, a dissipé le voile qui s'étendait sur mes yeux ; avec des ménagements infinis, elle m'a fait comprendre que j'avais quitté la terre, et que ma pauvre femme bien-aimée était veuve.

Cela a été pénible, bien pénible pour moi, et j'ai eu un moment de véritable désespoir. J'aimais tant ma chère Marie et mes deux enfants ! l'idée d'en être séparé me torturait, et là encore votre mère m'a encouragé et consolé, elle m'a fait entrevoir la possibilité de correspondre avec celles qui me pleurent toujours, et c'est elle qui ce soir m'a amené près de vous. Puisque vous devez bientôt voir Marie, parlez-lui de vos croyances, dites-lui que je serais heureux de la voir se ranger sous votre bannière, et qu'il serait bien consolant pour tous deux de pouvoir communiquer ensemble au delà de la tombe.

Médium : C. B. A. H.

A BISMARK

(*Communication obtenue le* 17 *septembre* 1898).

Tel le lion du désert étroitement captif derrière les grilles de sa prison rugit et de ses pattes formidables essaye d'ébranler les barreaux de fer qui le retiennent malgré lui.

Tel l'aigle pris par l'oiseleur hardi se débat en vain entre les parois de sa cage et blesse son aile altière de ses efforts désespérés.

Tel un cheval indompté frémit et se cabre, les flancs déchirés et les naseaux en sang sous les étreintes de l'éperon et du mors.

Tel cet esprit puissant et terrible, cette vaste intelligence, ce colosse aujourd'hui abattu par la mort, se débat en vain dans le cercle de sa destinée.

Pour lui tout est sombre et funèbre, tout est l'image de la force, de la force qui détruit et de la force stérile.

Une étroite vallée est sa demeure, et des roches noires escaladent le ciel qu'elles semblent défier.

Des torrents aux eaux grondantes roulent des hauts sommets avec des mugissements terribles, des quartiers de roc bondissent, entraînés sur les pentes par l'onde dévastatrice.

Quelques ronces et quelques lichens osent seuls pousser sur ces pierres désolées, le vent agite à peine les feuilles sèches des ronces qui se crispent douloureusement.

Au jour blafard succède la nuit triste et lugubre, la lumière ignore ce séjour, seule, une étoile comme un œil compatissant scintille et luit sur la tête du prisonnier et lui parle du ciel.

O Bismark! c'est ton orgueil cette vallée solitaire, où plane une impression d'effroyable délaissement, abîme d'horreur et de ténèbres.

Ton âme errante y agite son aile d'un vol pesant; mais les rochers touchent le ciel.

Tu appelles une voix humaine, car le lugubre mugissement des torrents te produit une sensation d'épouvante dont ton fier esprit est étonné; mais rien ne répond à ton appel.

Seule, comme une larme d'argent, scintille l'étoile mystérieuse, larme de repentir, larme d'humilité tombée d'un cœur puissant, reconnais enfin la main divine.

Ecoute la voix du poète, ô grand esprit! Elle dominera le bouillonnement des torrents et les cris de l'orfraie.

Chêne superbe abattu par l'orage, résigne-toi, résigne-toi!

Les empires de la terre sont passagers, et le souffle des siècles les dispersent en impalpable poussière.

Les conquérants, les fiers politiques, les chefs d'Etat passent comme des ombres; richesses, pouvoirs, commandement, tout est vain.

Tout, sauf l'amour, la pitié, la justice, l'humble résignation.

Le ciron te vaut, le grain de sable est ton égal, ô chancelier de fer! aujourd'hui cendre que le vent emporte,

Tu vaux ce que vaut ton cœur. As-tu aimé? as-tu souffert? as-tu pensé à quelqu'un, fût-ce à ton chien plus qu'à toi-même? sors de l'abîme!

As-tu pleuré? ton œil s'est-il senti mouillé par une larme de pitié? si cela est: sors de l'abîme!

Et cela est, je le crois, cette étoile, humble diamant qui tremble dans le noir du ciel, n'est-elle point née de ton cœur?

De ce cœur terrible, ami, je le crois et c'est pourquoi je te dis: aigle, lion, cheval indompté, prisonnier frémissant qui te débats et rugis, je te dis: espère!

Espère et humilie-toi! et ton orgueil vaincu, les barrières qui te séparent du monde de lumière s'abaisseront sous tes pas.

Esprit : HENRI HEINE.

Transmission de pensée.

Monsieur,

Permettez-moi de porter à la connaissance de vos lecteurs le fait suivant qui s'est passé devant de nombreux témoins, tout disposés à l'attester.

J'apprenais dernièrement, par hasard, le suicide (loin de Paris) d'un jeune homme de 30 ans, M. X... (aucun journal n'en a parlé et la famille n'en a pas fait part). Peu de jours après, je me trouvais avec plusieurs personnes chez Mlle C..., très bon médium écrivain et connaissant parfaitement le jeune X...

Ne voulant pas la laisser sous une impression pénible à 10 h. 1/2 du soir et voulant aussi faire l'expérience de la transmission de pensée, je ne l'informai point de ce douloureux événement; mais, rentré chez moi, j'évoquai par la table l'esprit de Mme C... mère du médium et la priai d'annoncer elle-même à sa fille cette mort tragique. Deux jours après Mlle C... passait la soirée chez ses amis H..., fervents spirites, et obtenait une belle communication de Mme H... désincarnée depuis peu qui avant de terminer dicta cette phrase: «Votre mère me prie de vous dire que demain elle vous fera la commission dont Mme A... l'a chargée (1).»

Le lendemain effectivement, Mlle C... reçut un message de sa mère commençant ainsi: «Ma bien chère fille, je viens ce soir, ainsi que je te l'ai fait dire hier par Mme H..., m'acquitter de la commission de Mme A... J'ai à t'annoncer que la famille X... vient d'être cruellement frappée,» etc. (suivent de longs détails).

N'est-ce pas là une preuve irréfutable, non seulement de la survivance de l'âme; mais encore de la communication rapide des incarnés avec l'au-delà, communication d'autant plus nette qu'ils sont en parfaite communion d'idées et unis par des liens d'affection avec les esprits ou défunts qu'ils évoquent. Puisse cette preuve *véritable* amener à notre belle et consolante

1. La famille H. ne connaissait pas du tout la famille X...

croyance quelques esprits jusqu'alors incrédules.

Avec cet espoir, je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer mes sentiments de fraternelle sympathie. S. A.

SIMPLES NOTES SUR LA THÉOSOPHIE

Avant de quitter le plan astral nous devons dire un mot de ce que la théosophie entend par les images astrales.

La substance psychique du plan astral se trouve impressionnée par le monde physique dont elle reflète les aspects, comme un miroir reflète les objets qui sont placés devant lui.

Les vibrations du plan terrestre enregistrées par la lumière astrale constituent le fameux livre de vie, où se trouve consignée l'histoire de l'humanité et forment les archives de la planète ; ce sont ces vibrations que les sujets sensitifs retrouvent lorsqu'ils revivent un fait passé.

Les images des faits passés ne sont pas les seules qui puissent être perçues en astral ; les événements en voie de réalisation actionnent également la lumière astrale ; mais ces images sont loin d'avoir la netteté et la précision des premières, leurs lignes sont plus indécises et leurs formes se modifient constamment avec les fluctuations psychiques qui naissent de la vie des individus. C'est à l'aide de ces images que l'on peut prédire l'avenir.

La perception des images et des entités astrales constitue la voyance. Faculté précieuse, mais sujette à l'erreur.

D'abord, par la rareté des organismes propres à produire ces phénomènes, puis par la difficulté que le voyant éprouve à démêler nettement l'origine des influences auxquelles il est soumis, à moins que son développement mental lui permette d'interpréter, en toute connaissance de cause, les images qu'il perçoit.

Les prophéties, surtout celles qui ne doivent pas se réaliser à brève échéance ne peuvent être données que par des intelligences très développées, embrassant une longue période et ayant conscience des lois d'équilibre qui président aux réalisations futures et qui peuvent intervenir pour modifier les images actuelles.

Règnes sous-humains.

La Théosophie appelle règnes sous-humains les plans où s'ébauche la personnalité dans son double aspect spirituel et physique.

Une lente évolution prépare l'individu, il faut qu'il se sépare de la Vie-Une pour prendre conscience de lui-même ; il faut également que les formes qu'il est appelé à revêtir s'affirment dans leur équilibre.

Les plans supérieurs de la nature renferment le thème de la vie créatrice sur lequel les systèmes solaires et les globes déroulent les multiples variations appropriées aux conditions particulières de leur existence.

Les formules générales de la vie universelle sont interprétées par chaque astre selon les nécessités de son évolution, et l'idéation cosmique se trouve ainsi transposée en une idéation réduite, en rapport avec la somme des éléments physiques constituant un monde et l'énergie vitale universelle dont il est saturé.

Toute création physique étant le double d'une création psychique dont elle est la matérialisation ; les règnes sous-humains constituent l'âme des choses et des êtres au-dessous de l'homme, le principe spirituel, la forme-pensée émanée de l'intelligence créatrice qui sert de moule à la création physique.

A mesure que par l'involution le principe spirituel tend à s'enfouir dans la matière, son action devient de plus en plus circonscrite et limitée, jusqu'à ce qu'il atteigne le plus haut degré de la matérialisation dans la molécule minérale.

L'évolution commence, alors faisant passer à l'élément spirituel, les étapes successives qui vont du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme.

Cet élément chez le minéral, le végétal, les êtres inférieurs, progresse, non individuellement, l'individualisation n'étant pas encore assez forte, mais collectivement par l'ensemble de l'espèce. Chez l'animal plus élevé, l'individualité s'affirme par une durée d'existence de plus en plus longue sur le plan astral, jusqu'à ce que l'animal se trouve définitivement entraîné dans l'immortalité consciente, soit par son contact avec l'homme, soit par une polarisation plus grande de l'élément psychique qui lui permet d'affirmer une certaine conscience.

Evolution de l'espèce humaine.

La Théosophie donne sur l'évolution de l'homme un enseignement très complet que nous ne pouvons que résumer brièvement ici.

L'évolution de l'Humanité, dit-elle en substance, se divise en sept périodes ou rondes. Chacune de ces rondes est destinée à évoluer un des principes de l'homme.

Pendant trois rondes et demie la monade inconsciente s'est incorporée peu à peu dans la substance et le corps humain s'est parallèlement évolué dans les races qui se sont succédé, jusqu'à ce qu'il ait atteint le développement cérébral et psychique nécessaire aux manifestations de l'intelligence et de la conscience.

Les principes inférieurs : corps physique, élément éthérique, force vitale, élément passionnel ont dominé dans les quatre premières rondes ; la cinquième, celle à laquelle nous appartenons, voit se dérouler les manifestations du principe intelligent; la sixième verra celles du principe spirituel et la septième celles du principe divin.

L'évolution de l'homme est dirigée, nous enseigne la théosophie, par des êtres supérieurs ayant achevé leur évolution dans d'autres humanités, et qui sont les constructeurs de la forme physique en même temps que les éducateurs du principe spirituel.

Ces grandes âmes se manifestent directement à l'origine de chaque race-mère pour lui imprimer son impulsion initiale ; puis elles se retirent et elles abandonnent l'homme à ses propres efforts et leur action ne se fait plus sentir tangiblement par l'intermédiaire d'un Messie, un Bouddha ou un Jésus, qu'au moment où un nouvel influx spirituel est nécessaire.

La trace de ces lumineuses intelligences est facile à suivre et n'explique-t-elle pas ce mystère qui sans elle reste impénétrable et qui nous montre, au berceau des races, d'admirables monuments d'art, de littérature, de philosophie, des procédés scientifiques qui nous plongent dans le plus profond étonnement. Comment admettre que des langues aussi complètes et aussi parfaites que le sanscrit et le grec soient nées spontanément de populations primitives et ignorantes. Et ces extraordinaires constructions, temples, palais, pyramides, villes colossales, retrouvés sous les sables, ne témoignent-ils pas d'une civilisation, dont les manifestations semblent inexplicables si l'on veut simplement les faire surgir du développement opéré sur lui-même, par l'homme inconscient et sauvage.

L'énigme est résolue si au contraire on fait intervenir au sein des peuplades encore dans l'enfance une admirable révélation, venue par l'intermédiaire des intelligences directrices de l'humanité, qui éveillèrent chez l'homme les facultés mentales encore latentes et qui lui enseignèrent les religions si élevées dont la lumière nous éclaire encore à travers l'obscurité des siècles et les arts indispensables à l'établissement des sociétés.

J. B. D.

A LA VILLA DES PALMIERS

Aime et Crois (*Suite*)

Une circonstance seulement était venue étonner et attrister les deux jeunes gens, c'était la nouvelle que Orion et Hermès quittaient Alexandrie et se retiraient pour un temps indéfini dans un lieu éloigné, qu'ils ne nommèrent point, pour s'y vouer dans une solitude complète à des travaux scientifiques particulièrement importants. Aux questions anxieuses et attristées de leurs jeunes amis, ils répondirent en souriant que la séparation ne serait point éternelle.

Le jour du mariage arriva. Malgré l'air de fête qu'avait pris le palais, les guirlandes et banderoles qui ornaient toutes les colonnes et tous les frontons, les invités faisaient défaut. Le matin seulement, les magistrats qui dressaient l'acte de mariage et le conservaient ensuite parmi les actes publics, s'assemblèrent à la villa, mais se retirèrent après un copieux déjeuner que présida Orion sans y prendre part. Quant à la consécration de l'union, Hermès lui-même voulait la célèbrer en présence seulement d'Orion.

Un seul des habitants du palais était, en ce jour voué à la joie, empli de colère et de l'âpre désir de déranger ces noces, odieuses à son avis. Ce malveillant était Menès, lequel avait été absent pendant plusieurs semaines et n'était arrivé que le matin. La nouvelle du mariage de Siomara avec Prétextat, qu'il tenait pour le délateur d'Octavius, tomba sur l'adolescent comme un coup de foudre, l'emplit de colère haineuse même contre Orion, et lui inspira l'invincible résolution de prévenir la jeune femme de l'odieuse machination dont elle était victime.

Dans une grande salle attenante à l'appartement d'Orion, tout était préparé pour la cérémonie. Des étoffes de Babylone portant, brodés en or et en soie, des signes cabalistiques, ornaient les murs et masquaient les fenêtres; au fond était dressé un autel, orné et entouré de fleurs, sur lequel était allumé un chandelier à sept branches et où s'étalait, tout ouvert, un rouleau couvert de signes mystérieux. Un peu en avant de l'autel était posé un trépied allumé, et un arome suave et âcre en même temps emplissait l'appartement.

La nuit était venue, quand Orion vint chercher Prétextat, richement vêtu et couronné de fleurs, et le conduisit dans la salle que nous venons de décrire. Hermès seul s'y trouvait, vêtu comme un prêtre égyptien.

— Prosterne-toi pour que je te bénisse, dit le vieil hiérophante posant la main sur la tête inclinée du jeune homme ; et maintenant, entends ce que nous avons à te demander et jure de l'accomplir. Il te naîtra un fils, mais quand il aura atteint l'âge de sept ans, tu dois renoncer à lui, le remettre entièrement entre nos mains pour que nous l'élevions dans la discipline morale et physique d'un initié, et fassions de lui l'héritier de notre savoir. Tel est le désir de ton père et le mien.

Prétextat avait mortellement pâli, mais sans hésiter il répondit d'une voix vibrante d'émotion :

— La volonté de mon père et la tienne, vénérable maitre, sont une loi pour moi, et si mon futur enfant devient votre disciple, un initié comme vous, il sera heureux et la terre ne pourrait lui donner en échange rien d'équivalent. Je le regarderai comme un don précieux dont je suis seulement dépositaire, mais pour Siomara, la perte de son premier né ne serat-elle pas un coup trop rude?

— Elle a l'âme assez haute pour comprendre que ce n'est pas à la mort mais à la science, à une vie supérieure qu'elle le vouera. Je te perds matériellement toi-même, mais dans ton fils je retrouverai un vrai disciple, une âme douée d'ailes qui lui permettront de s'élever dans les sphères du savoir, répondit Orion.

— Et maintenant bois ceci, ajouta Hermès présentant au jeune homme une coupe emplie d'un liquide rougeâtre et exhalant un arome étourdissant.

Quelques instants plus tard Orion revint, conduisant la fiancée que précédaient de petites filles semant des fleurs sous ses pas. Siomara portait un vêtement transparent tout couvert de broderies d'argent, de même qu'un immense voile qui l'entourait comme d'une vapeur; elle était adorablement belle, mais extrêmement pâle, sérieuse et concentrée. Orion la plaça devant l'autel, et quand Hermès lui eut fait boire une coupe de la même liqueur qu'il avait donnée à Prétextat, il passa au doigt de l'un et de l'autre des anneaux ornés d'un emblème cabalistique. L'hiérophante unit leurs mains audessus du trépied sur lequel venait de jaillir une flamme éclatante, et prononça d'une voix solennelle :

— Fils du mage et prêtresse des sanctuaires, je vous unis, et comme ce feu est l'élément de la vie éternelle, qu'ainsi le lien que je forge entre vous soit indestructible et ne se laisse briser ni par la terre, ni par le feu, ni par les forces invisibles...

Déjà, aux premières paroles prononcées par l'hiérophante, un frisson nerveux avait secoué les mariés ; un torrent de feu semblait s'abattre sur eux, emplissant tout leur être de sensations inconnues, et leurs regards se rencontrèrent dans une muette épouvante. Mais soudain Siomara arracha sa main, et, reculant d'un pas, elle s'écria, les yeux flamboyants :

— Arrête, Hermès! je proteste contre des liens éternels; c'est pour la vie présente que j'engage à Prétextat mon amour et ma fidélité et que j'accepte les siens, jamais pour une éternité d'avenir. Je veux la liberté de mes actes et de mes sentiments, si jamais dans ces vies futures je rencontre Octavius.

Prétextat pâlit, mais Hermès, qui avait échangé un regard significatif avec Orion, répondit :

— Tu oublies que les passions alourdissent les liens qui unissent l'âme au corps, et toi, une fleur des vieux sanctuaires, tu dois servir à la science, aux forces mystérieuses de la nature, et le but de franchir le seuil du temple du savoir absolu n'est-il pas supérieur au plus énivrant amour terrestre?

— Non, répondit Siomara énergiquement et les sourcils froncés; je ne veux pas servir la science, être son instrument aveugle, et je ne laisserai pas enchaîner les droits de mon âme.

— Enfant rebelle et aveugle, quand apprendras-tu à te plier à une volonté supérieure? s'écria Orion d'un ton de sévère désapprobation.

Par le torrent de volonté et de révolte que tu viens de lancer à un si grave moment, tu as brisé le lien solide que nous voulions créer pour te garantir et te soutenir dans l'avenir; de nouveau tu as fait une brèche par laquelle pénètreront et te harcèleront les forces néfastes, paralysant notre bon vouloir et notre protection, mais contre la science ta rébellion est est vaine : prêtresse d'Osiris, tu portes en toi les forces mystérieuses dont tes maîtres t'ont douée, tu ne peux les repousser; malgré toi elles surgiront, ces forces, comme une sève inépuisable, et serviront à la construction du grand temple de la vérité. Eh bien! Prétextat, et toi, protestes-tu également?

— Non père, je veux t'aimer, t'obéir et te servir, si tu m'en juge digne, dans la mesure de mes forces, répondit le jeune homme à voix basse.

Le banquet nuptial terminé, deux des quatre convives qui seuls y avaient assisté se retirèrent : Hermès, pour se remettre à ses travaux astronomiques qui l'occupaient habituellement jusqu'à l'aube et Siomara, qui était fatiguée et voulait ôter les lourds joyaux qu'elle portait. Sa fidèle Syra, aidée de quelques servantes, la débarrassa promptement du massif diadème et des tuniques brodées, natta simplement ses beaux cheveux, et, ayant enveloppé sa maîtresse d'un léger peignoir d'étoffe indienne, elle se retira discrètement.

Restée seule, la jeune femme se pelotonna sur un vaste fauteuil et songea, tandis que ses yeux erraient distraitement sur les mille bibelots précieux si aimés des élégantes Romaines et dont Orion avait orné à profusion la luxueuse retraite préparée pour sa belle-fille.

(*A suivre.*) J.-W. Rochester.

BIBLIOGRAPHIE

Traité théorique et pratique du Haschisch et *autres substances psychiques*, 3 fr., en vente dans toutes les grandes Librairies.

Nous avons reçu — il y a quelque temps déjà — un petit volume ayant pour titre :

Traité théorique et pratique du Haschisch et autres substances psychiques.

L'auteur — un Socrate qui redoutait sans doute qu'on l'accusât de corrompre la jeunesse contemporaine — a gardé l'anonyme.

Nos lecteurs qui liront son petit Traité le reconnaîtront certainement à la philosophie judicieuse de son avant-propos.

En écrivant son opuscule, l'auteur a eu surtout en vue de tenir en garde le lecteur, contre les terribles passions des *mangeurs de lotus* de notre société contemporaine.

Il a voulu montrer du doigt tous les dangers des paradis artificiels. Ajoutons qu'il a voulu également servir de guide à l'expérimentateur, au curieux, à l'homme de lettres qui doit tout connaître et, par de très sages conseils, a cherché à lui éviter des méprises ou des déceptions.

Le signataire de ces lignes connaissait les *substances psychiques* avant de posséder le Traité du Haschisch. La lecture de cet ouvrage l'a fortifié dans cette idée qu'on peut toujours taquiner la queue du diable, quand on est plus fort que lui.

H. Huot.

***

La Psychologie *devant la science et les savants*, 1 vol. in-18. Paris, Chamuel, éditeur.

Sous ce titre, qui semble devoir traiter un sujet assez aride, l'auteur de tant d'ouvrages devenus aujourd'hui classiques, fait une énumération succincte et rapide de toutes les grandes questions qui se rattachent à l'âme : mais plus particulièrement à la nouvelle force de l'âme reconnue aujourd'hui par un grand nombre de savants et dénommée *Force Psychique*.

Voici une énumération très succincte des principales matières traitées dans la *Psychologie*, de M. Ernest Bosc : L'od et le fluide odique; la polarité humaine ; l'aura et le fluide astral ; le magnétisme ; l'hypnotisme ; la suggestion ; l'hypnose ; la catalepsie ; le somnambulisme ; la clairvue ; la clairaudience ; la télépathie ; la médiumnité ; l'extériorisation ; la possession ; l'obsession ; la force psychique ; le spiritisme ; les trois âmes de l'homme ; la magie ; la goétie ; enfin l'occultisme.

Comme le lecteur peut le voir, le nouveau volume de M. Ernest Bosc est une véritable encyclopédie des sciences ou plutôt de la science occulte, en ce qui concerne le psychisme expérimental.

Quant au style de l'auteur, nous n'avons pas à en parler, nos lecteurs connaissent déjà le style fin, élégant et précis de l'écrivain, dont les œuvres les plus techniques sont lues avec autant d'intérêt qu'un roman de l'un de nos meilleurs romanciers français.

Et ce n'est pas là un mince mérite que de présenter la science sous un jour aussi saisissable pour toutes les intelligences, quel que soit leur degré d'élévation.

L. M.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.